

invincible fatigue. Déjà même il s'assoupissait, le bruit s'éteignait tout-à-fait autour de lui, quand tout-à-coup il fut brusquement éveillé. « Eh quoi, Alfred ! toi, un de nos braves, tu dors ; allons donc, c'est une honte, » et un vif éclat de rire, poussé par quelques dominos, tira le dormeur de son apathie. Alors se levant : « Ma foi, mon cher, que veux-tu ? on m'avait promis un rendez-vous à une heure, devant la pendule ; j'ai fait une faction inutile de deux heures, j'en ai assez, je l'avoue. — Tu as tort, reprit celui qui avait parlé le premier, on t'a manqué de parole, il faut chercher ailleurs une beauté moins trompeuse ; tiens, voici quelques dominos qui m'estiment légèrement, et qui seront enchantés de te faire oublier ta mésaventure. Justement, il nous manquait un cavalier.

— Un cavalier, dit Alfred, avec un air surpris.

— Oui, un cavalier, cela l'étonne ; ces dames veulent absolument danser un quadrille ; c'est d'assez mauvais goût, que veux-tu ? Il faut obéir ; d'ailleurs on part, et nous pouvons nous permettre cette inconvenance. En avant donc !

Musard, dont la gloire quelque temps éclipsee s'est réfugiée à l'Opéra, donna le signal d'une contredanse ; la troupe joyeuse s'élança vers l'orchestre, et on forma un quadrille. La danseuse qu'Alfred avait choisie était autant qu'on en pouvait juger, malgré son domino mince, délicate, élancée ; son pied remarquablement petit, esleura la planche avec une coquette légèreté. Ses longs cheveux d'un blond tendre, déroulés par la chaleur, encadraient avec grâce sa figure cachée par son masque. Cependant on voyait des dents blanches, régulières, un menton creusé par une fossette délicate, un teint fraîchement coloré, promettaient une spirituelle et douce physionomie ; de grands yeux bleus attestaient surtout une tendre mélancolie, mais ils brillaient alors de cet éclat qui donne le mouvement, la veille, et peut-être aussi l'excitation du souper.

Le quadrille était engagé, et les danseurs se livraient à cet abandon exagéré de geste et d'attitude que notre pudique police ne tolère qu'au théâtre, quand l'entrain et la verve d'un bal ne sont plus là pour l'excuser. La femme qui avait accepté la main d'Alfred semblait seule, gênée, inquiète de ces pas hardis et luxuriants ; elle baissait avec quelque modestie ses paupières soyeuses, et son regard implorait presque Alfred quand il paraissait vouloir imiter ses compagnons, puis un instant la jeune fille oubliait sa retenue, et se livrait plus au plaisir. Cependant encore dans ces moments mêmes la gracieuse inexpérience de ces étroites licencieuses la distinguait singulièrement des femmes qui l'entouraient. Quand après un galop échevelé, l'orchestre se fut arrêté, Arthur, celui qui d'abord avait adressé la parole à Alfred, élevant de nouveau la voix, s'écria : « Maintenant, mes amis, au souper ; » et tous s'élançèrent vers l'escalier. Alfred avait offert son bras à sa danseuse, mais tout en suivant avec gaieté ses amis, il témoignait une attention presque respectueuse à celle qu'il conduisait, lui évitant le contact des masques, fuyant les vives agaceries des héros de la fête.

En effet, durant la contredanse, il avait d'abord tuloyé avec cette liberté qu'autorise le masque, la femme avec laquelle il dansait ; mais insensiblement sa voix avait pris un accent moins hardi, sa parole était devenue plus réservée ; il revenait enfin au vous cérémonieux à mesure qu'il écoutait la voix si douce, la naïveté spirituelle, la modestie sans pruderie hors de propos de Julie, car la jeune fille avait laissé échapper son nom.

Lorsqu'on avait proposé d'attendre le jour en soupant, Julie avait fait un geste de refus ; elle s'était tournée vers une de ses amies, mais celle-ci, devinant son intention, lui avait enlevé tout prétexte. Rien ne l'appelle chez toi, ma chère,